

## Avant-propos

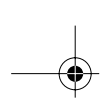
Jacques Derrida avait souvent exprimé son intention de réunir, un jour, en un grand ouvrage, les textes qu'il avait écrits sur « l'animal ». C'était un projet qui lui tenait à cœur mais dont les tâches pressantes ne cessaient de l'écartier. En 1997, pour la décade de Cerisy dont il avait lui-même voulu le titre, « L'animal autobiographique », il avait écrit une très longue conférence, une sorte de séminaire plutôt si l'on en considère la durée, une dizaine d'heures. Seule l'introduction en avait été publiée dans les actes du colloque sous le titre donné à l'ensemble de la conférence, « L'animal que donc je suis », avec la mention « à suivre » qui annonçait le dessein d'en publier la suite<sup>1</sup>. Enfin, en 2003, parmi les textes inédits destinés au Cahier de L'Herne qui lui était consacré, il avait choisi de publier, sous le titre « Et si l'animal répondait<sup>2</sup> ? », un texte qui se trouvait situé vers la fin de cette même conférence.

Comme il le rappelle lui-même au cours de la conférence, la question de « l'animal » est très présente dans nombre de ses textes. Cette présence insistante tout au long de son œuvre procède au moins de deux sources. La première est sans doute une sensibilité particulière et vive, une certaine aptitude à se sentir en

---

1. Dans M.-L. Mallet (dir.), *L'animal autobiographique*, Paris, Galilée, 1999. Cette mention rappelle aussi qu'il faudra entendre sur au moins deux portées le « je suis » du titre, celle de l'être et celle du suivre...

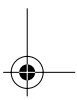
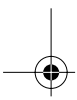
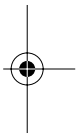
2. Dans M.-L. Mallet et G. Michaud (dir.), *Jacques Derrida – Cahier de L'Herne*, Paris, L'Herne, 2004.

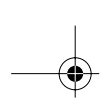


« sympathie » avec les aspects de la vie animale les plus méprisés ou oubliés par la philosophie. D'où l'importance très grande qu'il accorde à la question que pose Jeremy Bentham à propos des animaux : « *Can they suffer?* » « La question n'est pas : peuvent-ils raisonner ? Peuvent-ils parler ? – dit Bentham – Mais : peuvent-ils souffrir ? » \_Question simple en apparence mais très profonde pour Jacques Derrida. Il y revient plusieurs fois dans ses textes. La souffrance animale ne le laisse jamais indifférent. Mais, et c'est la deuxième source, la question posée par Bentham lui paraît aussi d'une très grande pertinence philosophique et propre à prendre à revers, par l'opposition non frontale d'une voie détournée, la tradition de pensée la plus constante et la plus tenace dans l'histoire de la philosophie. Même quand elle définit l'homme comme *zôon logon ekhon* ou *animal rationale*, comme « animal », donc, mais doué de raison, cette tradition a toujours consisté, en effet, à opposer l'homme à tout le reste du genre animal, jusqu'à effacer toute animalité en lui et à définir en retour l'animal, de façon essentiellement négative, comme dépourvu de tout ce qui est censé être « le propre » de l'homme : « ... parole, raison, expérience de la mort, deuil, culture, institution, technique, vêtement, mensonge, feinte de feinte, effacement de la trace, don, rire, pleur, respect, etc. » Et « la plus puissante tradition philosophique dans laquelle nous vivons a refusé *tout cela* à l'« animal » »<sup>1</sup>, souligne Jacques Derrida. Le « logocentrisme » philosophique, inséparable d'une position de maîtrise, est d'abord « une thèse sur l'animal, sur l'animal privé de *logos*, privé du *pouvoir-avoir* le *logos* : thèse, position ou présupposition qui se maintient d'Aristote à Heidegger, de Descartes à Kant, Lévinas et Lacan », écrit-il encore<sup>2</sup>. La violence faite à l'animal commence d'ailleurs, dit-il, avec ce pseudo-concept, « l'animal », ce mot employé au singulier, comme si tous les animaux, du ver de terre au chimpanzé, constituaient un ensemble homogène auquel s'opposerait, radicalement, « l'homme ». Et comme une réponse à cette première violence, il invente cet autre mot,

1. Cf. *infra*, ch. III, « Et si l'animal répondait ? », p. 000.

2. Cf. *infra*, ch. I, « L'animal que donc je suis », p. 000.





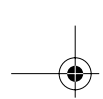
« l'animot » qui, prononcé, fait entendre le pluriel, « animaux », dans le singulier, et rappelle l'extrême diversité des animaux que « l'animal » efface ; « animot » qui, écrit, fait voir que ce mot, « l'animal », n'est précisément qu'un « mot ». Dès lors, les différentes occurrences de cet « animot » dans le texte sont comme autant de signaux d'alarme, d'appels au réveil destinés à empêcher que l'usage, inévitable, du mot « animal », au singulier, ne nous endorme dans un trop ordinaire et trop peu remarqué sommeil dogmatique.

Enfin, l'enjeu de cette déconstruction de la tradition philosophique qui a ainsi maltraité les animaux ne concerne pas seulement ceux-ci. Loin d'opérer un simple renversement de perspective et, par exemple, de restituer à « l'animal », en général, ce dont cette tradition l'a toujours privé, loin de substituer à l'opposition classique la confusion d'une indifférenciation non moins trompeuse, la déconstruction, multipliant patiemment les différences, fait apparaître la fragilité, la porosité de ces frontières supposées du « propre » sur lesquelles on a cru si longtemps pouvoir fonder l'opposition traditionnelle de « l'homme » à « l'animal ». Ce faisant, si elle ébranle toute assurance quant à « l'animalité » de l'animal « en général », elle n'en ébranle pas moins l'assurance quant à « l'humanité » de l'homme. Comme Jacques Derrida prend soin de le souligner, « il *ne s'agit pas seulement* de demander si on a le droit de refuser tel ou tel pouvoir à l'animal [...], il s'agit *aussi* de se demander si ce qui s'appelle l'homme a le droit d'attribuer en toute rigueur à l'homme, de s'attribuer, donc, ce qu'il refuse à l'animal, et s'il en a jamais le concept *pur, rigoureux, indivisible*, en tant que tel<sup>1</sup>. »

Dès lors, on comprend mieux pourquoi la question de « l'animal » occupe cette place si importante dans sa pensée et pourquoi il tenait à ce projet de livre. Ce qu'aurait été ce livre, si le temps lui avait été donné de le mettre en œuvre, nous ne le saurons jamais, hélas !... Mais il nous a semblé être fidèles à son vœu en rassemblant dans cet ouvrage, outre les deux parties déjà

1. Cf. *infra*, ch. 1, « Et si l'animal répondait ? », p. 000.

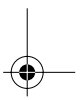
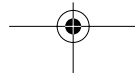
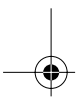
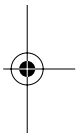
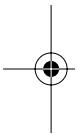




publiées séparément de la grande conférence de Cerisy, les parties non encore publiées.

Celles-ci sont de deux sortes. D'une part, un long texte correspondant à la partie de la conférence située entre les deux fragments publiés et dans laquelle, de Platon à Lévinas, le retour des mêmes schèmes de pensée concernant « l'animal » est suivi comme « à la trace ». Ce texte, comme toutes les conférences de Jacques Derrida, comme toutes les séances de ses séminaires également, était complètement et parfaitement rédigé. Il a donc été repris sans autres modifications que les minimales corrections de fautes de frappe et l'ajout, en notes, de quelques références (ou précisions dans les références) aux ouvrages cités.

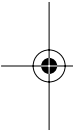
D'autre part, à la fin de l'ouvrage, on trouvera la dernière partie de la conférence, qui aborde la question de l'animal chez Heidegger. Son statut est quelque peu différent, posant à la publication quelques problèmes spécifiques. La conférence, commencée le 15 juillet 1997, s'était prolongée le lendemain et, discussions comprises, avait duré plus de 9 heures... La décade s'était alors poursuivie avec les autres conférences prévues, mais il restait, chez les participants, une attente : à maintes reprises annoncée au cours de la conférence, la question de l'animal chez Heidegger demeurait en suspens. Le dernier jour donc, le 20 juillet, en fin de journée, Jacques Derrida accepta d'improviser une réponse à cette attente. Non rédigée, échafaudée à partir de quelques notes seulement, quelques références aux pages de Heidegger, il ne reste de cette improvisation qu'un enregistrement. Il nous a semblé cependant que, si improvisée soit-elle, cette esquisse avait sa place dans la publication comme une approche de ce qui constitue l'une des lignes directrices majeures de tout le parcours. Nous en donnons donc ici la transcription la plus fidèle possible : seules les quelques scories inévitables de la parole improvisée ont été corrigées. Nous n'avons pas cherché à effacer le caractère oral, le ton familier, souvent enjoué, bien au contraire, regrettant seulement que soient inévitablement perdues les multiples variations de ce ton par lesquelles, non moins que par les mots, passe souvent le sens. Mais, s'il est relativement aisé de transcrire avec exactitude tous les mots prononcés (une





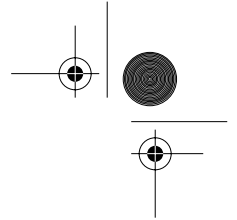
attention soutenue y suffit), une certaine interprétation commence lorsqu'il s'agit de traduire le rythme, les silences, les accents de l'intonation en signes de ponctuation et l'on sait l'attention que Jacques Derrida portait à ces signes. Enfin, s'il avait pu lui-même procéder à cette publication, il aurait sans doute réécrit cette esquisse, une simple « silhouette » dit-il. Mais, comme il le rappelle, la question de l'animal chez Heidegger était déjà depuis longtemps présente dans nombre de ses textes, en particulier dans « Les fins de l'homme<sup>1</sup> », « *Geschlecht* » et « La main de Heidegger »<sup>2</sup>, *De l'esprit*, « L'oreille de Heidegger<sup>3</sup> », dans *Apories* enfin, qu'il faudrait donc lire ou relire.

« Si j'en avais eu le temps et si nous en avions eu le temps ensemble [...] mais nous n'avons pas le temps... » « Si j'avais le temps j'essaierais de montrer [...] on n'aura pas le temps d'aller très loin... » « Si on a le temps d'y arriver [...] il faudrait s'y arrêter longtemps [...] je n'aurai pas le temps de le faire... » « Si j'en avais eu le temps, j'aurais voulu faire justice [...] j'aurais voulu insister sur les moments de vertige et de cercle dans ce texte. C'est ça qui demanderait du temps... » « Ce point d'exclamation j'aurais aimé le suivre à travers cet énorme discours, je le ferai je l'espère si j'en ai le temps et la force [...] : je voudrais rendre justice à ce texte... » Le lecteur de cette transcription ne pourra pas ne pas être frappé par le retour de ce motif du temps que l'on n'a pas, motif qui résonne pour nous, aujourd'hui, comme un glas. Bien au-delà des raisons circonstanciées de cette inquiétude (la fin du colloque, le peu de temps qui reste, en effet, la crainte aussi d'abuser du temps d'attention d'un auditoire qui pourtant ne demande que ça), les lecteurs, les amis de Jacques Derrida reconnaissent une inquiétude, une angoisse, un « tremblement » de la voix si souvent entendus. « Si j'en ai le temps et la force » : loin de se satisfaire d'une œuvre pourtant



- 
1. Dans *Marges – de la philosophie*, Paris, Minuit, 1972.
  2. Dans *Psyché. Invention de l'autre*, t. II, nouv. éd. augmentée, Paris, Galilée, 2003.
  3. Dans *Politiques de l'amitié*, Paris, Galilée, 1994.





immense, toujours sa pensée s'élançait vers un à-venir incertain, et d'abord par ce souci de « rendre justice » au texte, au thème, à la question, au motif, à ce qui ne se laisse pas thématiser, à la venue de l'événement... La « déconstruction » la plus rigoureuse, la plus intransigeante, a toujours été animée par ce souci de justice autant que de justesse.

En 1997, il avait encore un peu de temps, mais depuis longtemps déjà, bien avant 1997, et bien souvent après, revenait chez lui cette petite phrase : « La vie aura été si courte. » Ce futur antérieur trouve aujourd'hui son « emploi absolu »...

*Marie-Louise Mallet*

